

# S'envoler vers soi

*Les Trente Noms de la nuit*  
de Zeyn Joukhadar

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Nino S. Dufour,  
Rue de l'échiquier, Paris,  
2022, 256 pages, 24 euros.

**L**ES oiseaux occupent sa vie et ses pensées. Ceux qui croisent ses déambulations dans les rues de New York : pigeons, bruants à gorge blanche, chouettes, corbeaux, chardonnerets échappés de la cargaison d'un éleveur clandestin sur Washington Street, hirondelles... Ceux de la fresque qu'il a peinte sur la façade en briques écorchées d'un immeuble promis à la destruction, ultime vestige de Little Syria, l'ancienne enclave de la communauté syrienne, démolie pour permettre la construction des bretelles d'entrée du Brooklyn-Battery Tunnel : les

*hudhud*, ces huppes qui sont les héroïnes de *La Conférence des oiseaux*, le poème médiéval persan de Farid Al-Din Attar contant le chemin de l'illumination. Mais il y a aussi les étourneaux mécaniques de sa sœur Reem, et tous ceux qu'étudiait leur mère, ornithologue morte dans un incendie cinq ans plus tôt, le docteur Benjamin Young et Laila Zeytouneh. De cette dernière, artiste mystérieusement disparue, il possède le journal intime, qui est aussi un cahier d'observations. Il lui a été en quelque sorte transmis par la chouette qui rend visite chaque jour à sa grand-mère malade : elle l'a conduit à fouiner dans la cavité d'une cloison.

Dès lors, ces deux récits, ces deux destinées de deux peintres que deux générations séparent, ne vont cesser de se croiser, de se répondre, pour finir par se rejoindre, racontant la quête d'un oiseau si rare que beaucoup doutent de son existence : le *Geronticus simurghus*. Écho du *simorgh*, l'oiseau mythique que recherchent les huppes du poème, et dont le nom peut signifier «trente oiseaux».

Mais le narrateur est tout aussi motivé par une autre quête, celle de son identité. Né dans un corps de fille mais convaincu de n'en être pas une, à l'instar de Zeyn Joukhadar, il ne rencontre dans cette recherche-là pas moins d'obstacles et de doutes, comme si seul ce qui est déjà connu et catalogué pouvait être reconnu. «*Les gens ne voient que ce qu'ils sont prêts à voir.*»

Ce subtil entremêlement narratif fait écho à l'enchevêtrement quasi métaphorique des discours. Les oiseaux évoqués, qui s'avèrent souvent migrateurs, réagissent en permanence aux mouvements de la ville : semblables à tous les migrants qui espèrent «*ne pas être dévorés par l'appétit insatiable de ces mêmes forces qui les avaient chassés de leur pays natal, en espérant s'en sortir dans ce lieu qui n'avait pas été construit pour eux*». Celui qui n'aura de nom qu'à la fin de sa quête est encombré par un corps qui lui semble étranger, et l'emprisonne tout autant que le regard des autres. Depuis l'adolescence, une gaine aplatis, au niveau de la cage thoracique, «*les deux passagers qui, installés sur [s]a poitrine, cachent la surface [de lui]-même*». Pour que les autres le rencontrent vraiment, il va se couper les cheveux et demander qu'on l'appelle désormais Nadir. Mais la compréhension par le lecteur de cette prise de conscience est aussi progressive que celle-ci a dû l'être.

Car l'auteur américano-syrien, originaire de New York, raconte avec beaucoup de finesse, de pudeur, d'intelligence et de force le poids de toutes les injonctions, l'enfermement provoqué par toute forme de frontière et le défi à cette pesanteur lancé par les oiseaux : «*Le monde serait différent s'il était plus indulgent pour celles et ceux dont la migration est le dernier recours contre l'anéantissement.*»

